

CHAPITRE I

UN CONSEIL BIEN INDÉCIS !

La mort du vieux mage de l'unité, et la retraite de « l'Épée de Tandhör » dans son camp de base, confirmées par les Rechigneurs, avaient permis au Borgne d'intensifier l'organisation de sa milice. Près des contreforts de la chaîne des Brévières, il avait érigé un véritable village fortifié au milieu de la forêt. Il ne cherchait plus à se cacher, il ne pensait plus à éviter le combat avec les armées des seigneurs, il s'installait, car son plan fonctionnait à merveille. Ses lieutenants faisaient des étincelles. Chaque jour ils multipliaient leurs troupes, et remplissaient ses poches. Sénoc Abhalon harcelait Dharp, Hilduin Feidhair assaillait Lyard et Dambert Respérith bloquait la passe de Ryhion, et chacune de leurs attaques augmentait la peur sur les habitants d'Orghan. La réminiscence des raids et la pression ainsi portée sur Herlemond Béliard d'Orghan, l'incitait à garder la plus grande partie de ses forces à Parthon, laissant ses notables et les populations aux mains des bandits. Il ne pourrait pas tenir longtemps, et « N'a qu'un œil » le savait, il lui suffisait d'attendre. En Abersten, il avait posté trois autres lieutenants qui devaient assiéger Louvery, Moncel et Dharmon. Bien sûr, "assiéger" était un bien grand mot, mais leurs agressions incessantes sur les convois poussaient l'armée à devoir engager des combats loin de leurs bases, et par la même occasion de délaisser les cités. Dans tout Abersten, tels des essaims de guêpes, les hordes de Gleinmorh piquaient, pillaient et s'enfuyaient aussitôt, ne laissant que peu de chance aux pa-

trouilles de leur tomber dessus. Les consignes du Détrouseur étaient brèves et claires. S'il y avait des prisonniers, si par malheur une bande se faisait piéger, les seigneurs des royaumes qu'il convoitait ne devaient, sous aucun prétexte, pouvoir supposer un rapprochement avec lui. Ses lieutenants détenaient des ordres précis sur ce qu'il leur revenait de faire dans ce cas-là.

Son armée s'étendait un peu plus chaque jour. En laissant à ses bras droits le soin de recruter eux-mêmes, en leurs noms propres, il avait permis que ne soient plus associés à son nom les nombreux morts dont il était responsable, et la défaite de Parthon qui avait fait grand bruit dans les tavernes à l'époque et dont il voulait taire le souvenir. Sénoc, Hilduin et Dambert partaient donc sans handicap, et redevenaient, comme le Borgne l'avait été avant d'accepter la mission d'Ar'kahan, des gagnants. Dès lors, en mettant à sa disposition un réservoir presque inépuisable de malandrins, et en remplissant ses coffres, ses lieutenants participaient à la création de l'armée principale dont le but serait d'affronter les seigneurs chez eux. Plus de cinq cents hommes déjà s'entraînaient chaque jour dans la forêt de Noveil. Il n'était plus question de bandits, de voleurs, ou d'assassins en tous genres, mais d'une troupe aussi disciplinée et si bien conduite que celle des meilleurs régiments de Tandhör, et dont l'objectif était ouvertement défini. Tous savaient qu'ils appartenaient maintenant à la milice révolutionnaire qui défendait les pauvres, enfin, le croyaient-ils, et pour ajouter à la véracité de son discours, « N'a qu'un œil » voulut qu'on ne le nommât plus ainsi. Il se fit couper des habits sur mesure de sorte que cette image de renégat ne lui colle plus à la peau. Il remplaça son bandeau noir par un de couleurs assorties à ses tenues, et il en changeait chaque jour. Dès cet instant, il se fit appeler du nom de son père, Radulf Albhart, de basse naissance, et qu'il n'avait pas connu. Il l'accompagna d'un flamboyant titre de "Comte" dont, bien entendu, il n'avait pas la charge. Son discours fut, depuis ce moment, celui d'un noble renonçant à ses obligations dans la cour des

seigneurs pour défendre les opprimés, et même si les anciens savaient bien de quoi il retournait, aucun n'aurait pris le risque de s'en vanter au grand jour. Tenant à leurs vies, ils conservaient précieusement leur secret, bien enfoui, gardant de fait celui de Gleinmorh. Il fut facile alors pour le Comte d'Albhart d'entraîner avec lui tous ces pauvres bougres qui venaient en groupes et qu'il n'avait plus besoin de rémunérer. Ceux-là pensaient réellement qu'ils combattaient pour une cause juste, mais le Borgne ne faisait que se servir de leur naïveté.

« N'a qu'un œil » avait retenu les leçons qu'il avait apprises du Sorcier Noir et de l'unité d'élite de Wylhan. Chacun de leurs côtés lui avait fait comprendre que la connaissance, et l'anticipation qu'elle permettait, offrait toutes les possibilités que n'avait pas celui qui l'ignorait. C'était grâce à cela qu'il avait mis son plan au point, et qu'il en tirait tous les bénéfices. Il n'oubliait aucunement qu'il y avait perdu tous ses anciens compagnons, et qu'il avait lui-même failli y rester, non, bien au contraire, il s'en servait chaque jour. L'espionnage, la manipulation et la tromperie faisaient désormais partie de sa panoplie, et il les maîtrisait parfaitement. À son crédit, il fallait placer l'intelligence dont il avait su faire preuve pour en arriver là, après avoir erré longtemps dans les caniveaux de Parthon avant de pouvoir s'enfuir à travers la forêt. Le Détrousseur, ou plutôt le Comte d'Albhart s'enorgueillissait de cette réussite, mais il ne pouvait pas la partager, il avait choisi d'oublier son passé pour mieux regarder l'avenir. Gleinmorh, quant à lui, organisait sa renommée par l'intermédiaire des troupes de ses lieutenants, qui portaient tous un bandeau sur l'œil gauche, sans qu'ils en aient besoin. C'était une façon de perpétuer la menace du Borgne, et cela marchait bien, car les notables et les commerçants fortunés qui s'étaient fait voler l'avaient vu en tous lieux. « N'a qu'un œil » était plus vivant qu'avant !

De son camp retranché, dans la forêt de Noveil, et s'insinuant partout dans les tavernes rayonnait l'histoire du Comte d'Albhart, dont lui-même savait parfaitement que nul ne connaissait le patronyme. Les

Ducs ignoraient la plupart du temps les noms de leurs vassaux, ils auraient sans aucun doute bien des difficultés à trouver qui était ce notable qui se dressait contre la royauté et ses représentants. Était-il fou ? Avait-il une revanche à prendre ? Sitôt que la fable du Comte d'Albhart commença à s'ébruiter, le Détrouseur reçut de ses propres Rechigneurs des informations les plus farfelues qu'il ait jamais entendues. Qu'importe, puisque cette histoire faisait déjà le tour des troquets, et qu'elle obligeait les dignitaires à se torturer l'esprit. Un noble de Tandhör osait s'élever contre le régime féodal, et formait sa propre armée. Cela n'était encore jamais arrivé, et dans toutes les demeures et les châteaux des seigneurs, les mêmes conversations revenaient hanter les dîners de gala. À chacun de se demander comment il fut possible de se protéger de ce Comte d'Albhart et de son régiment d'insurgés. Sans compter qu'ils devaient aussi se préserver de toutes ces bandes de voleurs qui ratissaient leurs régions, et après lesquelles il fallait courir. C'en était trop. Il n'y avait plus assez d'hommes pour mener une campagne de guerre contre un ennemi de l'intérieur, d'autant que celui-ci rameutait sur sa réputation de sauveur du peuple, un nombre considérable de malandrins de toutes sortes. Tous, rustres revanchards et commerçants ruinés, prêts à mettre les têtes de leurs tortionnaires sur des piques, et à mourir pour conduire cette forfaiture à son terme.

Dans cet immense pays de Tandhör, peu de nobles prenaient soin de leurs paysans et de leurs boutiquiers, au contraire, ils les saignaient à blanc en leur prenant la plus grosse partie de leurs pauvres biens en dîmes, taxes et autres impôts en tous genres, au grand dam des Ducs qui le regrettaient. Cette façon de faire montait le peuple contre eux et ne leur rendait pas service. Tous à leur manière avaient favorisé la réussite du Comte d'Albhart qui avait su profiter de cette situation. Dans la conception d'un plan plutôt machiavélique, il s'en était servi pour parvenir au terme de sa mission, tout en n'attendant pas qu'on lui donnât le pouvoir, mais en commençant à s'en emparer lui-même. La ruse était

assez maline, et elle fonctionnait on ne peut mieux. Depuis que circulait l'information que le rassemblement des révolutionnaires enrôlait tous les hommes qui le voulaient, ils arrivaient par centaines, si bien qu'en un peu plus d'une lune, il porta à mille le nombre de ses soldats. La forêt était truffée de guetteurs dans les arbres et de pièges un peu partout. Le camp était parfaitement protégé, et nulle armée n'eût pu y accéder sans qu'elle soit harcelée et défaite avant même de parvenir aux baraquements. De l'autre côté, sur les contreforts de la chaîne des Brévières, des vigies surveillaient la vallée, et nul n'aurait pu venir sans être vu. Les parois abruptes étaient à elles seules, une efficace protection contre toute invasion ennemie. Le Borgne était tranquille dans son campement fortifié dont il savait bien qu'il n'était plus un secret, il y avait bien trop d'allées et venues pour cela. Il aurait fallu pour le mettre en danger que les Ducs s'unissent et qu'ils se démunissent de leurs troupes pour la défense de leurs enfants. C'était tout ce qu'attendait le « N'a qu'un œil » pour lancer ses lieutenants à l'attaque des demeures qu'il n'avait pas réussi à prendre. Il avait placé ses pièces comme un stratège et il n'espérait qu'une erreur des Ducs pour les anéantir.

----- o -----

Pour s'être terré durant des jours, après son échec et la mort de l'ermite Hildebald Noldhor, seul indice en sa possession pour trouver les caches des descendants des douze mages Blancs du clan de Thérafort, l'Épandeur reprenait confiance en lui. Dans sa caverne, sur les rives du lac Sauvage, il avait pesé le pour et le contre. En somme, il n'avait plus de doute sur le fait que son Maître le punirait durement pour n'avoir pas réussi, mais il ne pourrait pas lui ôter sa nouvelle vie tant il avait besoin de lui. Il ne pouvait pas non plus le diminuer physiquement, car ce ne serait pas très bénéfique pour le succès de son plan. Que lui ferait-il donc subir comme châtiment, ce « Tueur de Mondes » qui le tenait si bien entre ses mains et son esprit démoniaque, plus machiavélique en-

core qu'il ne le fût lui-même, et c'était peu dire ! En tous les cas, Ar'kahan pouvait parier sur le fait qu'il devrait pouvoir garder tous ses membres, et cela le rassurait. Après tout, ce ne serait qu'un mauvais moment à passer, puis il reprendrait sa vie, cette vie qu'il voulait pleine de privilèges et de puissance, dans ce monde sans ennemi capable de lui nuire. Il pouvait le croire, et l'espérer, car il n'y avait à cet instant pas une seule âme sur cette terre, à part son Maître, qui n'eut assez de pouvoirs pour le battre. Il était fort, cruel et insatiable, il pouvait exécuter quiconque d'un seul geste de la main. Il pénétrait sans effort dans la tête de ses complices. Il était capable de massacrer tout un village en quelques claquements de doigts et il l'avait démontré à maintes reprises déjà. Il s'en souvenait bien, car ce jour-là, il avait failli tuer le chef de cette unité de malheur qui le traquait, lui et ses compères, si un de ses frères d'armes ne l'avait pas empêché de venir le combattre. Il se serait délecté de son sang et l'aurait démembré comme tous ces pauvres gens. Il n'avait pas eu cette chance, mais ce n'était que partie remise.

Pourtant, avant de reprendre contact avec son Maître, il avait encore deux choses à faire.

Premièrement, vérifier que les prêtres Armorien, ses anciens compagnons de guerre, détenaient toujours les six captifs, et qu'à l'instar de ceux du « Chien de Garde », près du lac d'Horsin, ils faisaient tout pour ne pas attirer l'attention sur eux. Il voulait l'affirmation que ses prisonniers étaient bien traités, en bonne condition et qu'ils n'avaient aucune possibilité de revoir un jour le soleil. Il ne pouvait pas se permettre une nouvelle tentative d'évasion, et cela passait par un total anonymat de la part des douze moines-sorciers, et d'ailleurs, plus sorciers que moines.

Deuxièmement, contrôler que Gleinmorh, son sbire, car il n'était rien que cela, faisait tout ce qu'il fallait pour assumer sa part du plan. Il savait bien qu'il n'y avait pas d'autres otages dans ses geôles, mais qu'au moins, ce chien galeux lui donne des raisons d'espérer sur une prochaine capture, et sur ce qu'il mettait en place pour arriver à ses fins.

Après et seulement après, il tenterait d'apaiser la colère de son Maître dont il était certain qu'elle serait furieuse, et par la même occasion de sauver sa peau.

Fort de ces réflexions qui l'avaient rassuré, il s'empara du rubis rouge sang, enfoui dans les revers de son veston, et le posa sur son front. Il pensa très fort aux Armoriens, et prit très vite place dans la tête de l'un d'eux. Il n'eut besoin que de quelques instants pour comprendre. Dans l'esprit de l'Armorien, il n'y avait ni peur, ni crainte, ni mensonge. Tout était parfaitement clair. Les captifs étaient bien là, les moines vivaient comme des ermites et se cachaient de tous. Tout allait pour le mieux. Inutile d'approfondir la question. Une seconde fois, il posa le rubis sur son front et songea très fort à Gleinmorh. La chose était bien différente. Les idées du bandit n'avaient rien de clair, mais il ne pouvait pas vraiment en connaître plus sur son état d'esprit envers lui sans chercher plus loin. Forçant un peu plus son pouvoir d'introspection, il s'insinua dans la tête du Borgne et le lui fit savoir. Le Détrousseur, devenu entre-temps le Comte d'Albhart, n'avait plus eu de nouvelles de l'Estrangleur depuis trois lunes, jour où il avait demandé de l'aide et reçu le trésor à l'origine de sa fortune actuelle. « N'a qu'un œil », donc, avait fini par oublier la souffrance que représentait la prise de possession de son esprit par le malin. Ar'kahan se chargea de le lui rappeler, et les premières secondes de tortures mentales furent si puissantes, et si terribles, que le Borgne souilla ses habits tout neufs en vomissant dessus, sous l'œil effaré de son second

— Ben quoi ? T'as jamais vu quelqu'un gerber ses tripes ? lui balança Le Détrousseur qui venait de prendre conscience que le Sorcier Noir était entré dans sa tête sans qu'il se serve du rubis. Il ne s'était jamais imaginé que cela fut possible, mais c'était là une nouveauté vraiment peu rassurante. Va donc me chercher des vêtements propres, et amène-moi ça aux blanchisseuses, dit-il en lui jetant son veston plein de dégueulis.

— « La séance a-t-elle été assez convaincante ? » questionna Ar'kahan.

— « Oui, très, pas la peine d'en rajouter. »

— « Je suis content d'avoir de tes nouvelles, Gleinmorh, je me demandais si tu étais encore en vie. J'ai eu l'agréable surprise de voir que oui ! »

— « Je travaille pour vous. »

— « Pour moi ou pour toi ? Je vois que tu as changé de catégorie, des vêtements de bourgeois, une armée bien plus militaire que ton ancienne troupe de brigands, un camp fortifié ? À quoi cela rime-t-il ? »

— « Il faut savoir se réinventer pour réussir là où l'on a déjà échoué une fois... »

— « Et je vois que tu y arrives bien ! »

— « Je fais le maximum pour aller au bout de ma mission. »

— « À ce propos, où en es-tu ? »

— « Ça avance, bientôt je pourrai pousser vers Parthon et prendre ma revanche, et Herlemond Béliard d'Orghan n'aura plus le renfort de son unité qui l'a sauvé la première fois. J'en ferai de la chair à pâté. »

— « Je me fiche bien de ce Duc d'Orghan, et tu le sais. Ce que je veux c'est un de ses enfants, le reste ne m'intéresse nullement... alors, oublie tes envies de vengeance et ramène-moi un de ses descendants ! Me suis-je bien fait comprendre ? »

— « Parfaitement, oui. Il me faut juste un peu de temps parce qu'après il y a encore tous les autres, et je ne pourrai pas aller au bout de la mission si je perds tous mes hommes... »

— « Je le sais bien, mais n'attends pas trop, je pourrais envisager de changer mes plans et de trouver un moyen différent pour arriver à mon but... »

Devant le rictus d'espoir du Comte d'Albhart qui n'aurait demandé que cela d'être dispensé de la fin de son pacte, l'Épandeur reprit aussitôt.

— « N'espère pas une seule seconde que tu puisses t'en sortir indemne, car si je devais décider d'une autre solution, je peux t'assurer que tu ne serais plus là pour le voir. »

Puis, pour appuyer son discours, avant de quitter l'esprit du Détrousseur comme une brise légère libérant l'air vicié d'une pièce, il prit un malin plaisir à lui remontrer toutes les horreurs que le Borgne avait oubliées. Une seconde fois, il vomit ses tripes.

L'Ensorceleur s'était réconforté en torturant son esclave jusqu'à la nausée. Lentement, il posa le rubis sur son front, et pria pour pouvoir à nouveau voir le jour se lever le lendemain. Puis il pensa fort à son Maître, « l'Unique » :

— « Enfin, dit celui-ci un peu sarcastique, voici mon sorcier préféré... je me demandais si tu ne m'avais pas oublié ? »

— « Non, Maître ! Comment pourrais-je ? »

— « Il n'en est pas moins vrai que je n'ai pas eu de tes nouvelles après ta visite au vieil ermite que tu as rencontré, n'est-ce pas ? »

— « Oui, c'est exact. Je l'ai retrouvé, mais il était bien plus coriace que je ne me l'étais imaginé... »

— « Qu'essaies-tu donc de me dire ? »

— « Qu'il a préféré mourir plutôt que de me donner les informations que j'attendais de lui ! »

Un long silence se fit à tel point que le Sorcier Noir pensa un moment qu'il s'en était sorti sans dégât, mais c'était une erreur. D'un coup, le « Tueur de Mondes » serra mentalement l'esprit de son esclave si fort qu'il lui broya l'intérieur de la tête. Une souffrance si intense qu'Ar'kahan cru un instant que son cerveau éclatait sous la pression. La violence de la douleur le fit tomber à genoux, et des horreurs pires que celles qu'il avait lui-même imposées à Gleinmorh défilèrent devant ses yeux. À ce moment, le sorcier sut qu'il n'était pas utile de combattre, et que son Maître tenait sa vie dans ses mains. Il venait d'avoir, si cela était encore nécessaire, une idée de la puissance de celui qui l'avait fait naître,

et il se jura de ne plus jamais lui donner l'occasion de recommencer. Haletant, perclus de douleur, le goût de son sang dans la bouche, il laissa couler de ses lèvres la bile qui lui était remontée de l'estomac. À genoux, les deux mains sur le sol, il esquissa un mouvement pour tenter de se relever. Il reçut l'ultime coup qui le cloua à plat ventre sur les pierres de son antre, vautre dans les débris de son dernier repas. Puis plus rien !

Plus tard, bien plus tard, il ouvrit un œil. Combien de temps était-il resté là inconscient ? Il ne sut le dire tout de suite. Ce ne fut que lorsqu'il vit au-dehors, au travers de la petite ouverture par laquelle il entra, la faible lueur de la lune et le ciel noir, qu'il comprit qu'il était là depuis plus d'une journée, peut-être deux jours même. Lentement, il bougea ses doigts, craignant encore que son Maître fût là, il attendit une autre salve de douleurs, puis voyant que rien ne se passait, osa remuer ses mains, puis ses bras. Sur le sol pierreux de son antre, il se tenait à genoux, vacillant, incapable de se relever, il se laissa tomber sur le dos, le regard rivé vers le ciel, guettant la moindre sensation du retour du "Puissant". Mais qui était-il donc pour avoir tant de pouvoirs ?

Lorsqu'enfin, il se réveilla, une seconde fois, qu'il ouvrit les yeux et qu'il vit le plafond de sa tanière, l'Ensorcelleur sut qu'il s'en était sorti indemne. Il vérifia qu'il avait bien tous ses membres, et finit par se lever, chancelant, trébuchant sur les roches saillantes de sa caverne, il tenta une sortie. Le ciel était clair et le soleil déjà haut. Il s'était rendormi toute une nuit, et une bonne partie du jour. Ébloui par la lumière d'une journée printanière, il s'avança, pas à pas, en se jurant de ne plus jamais décevoir son Maître, car, il en était certain, à la prochaine occasion, il lui broierait le cerveau. Durant de longs instants, tandis que celui-ci lui écrasait la cervelle comme on l'eut fait d'un fruit trop mûr, il avait pu sentir sa fureur, il avait compris son énervement, son amertume, son envie de puissance alors qu'il en avait déjà tant.

Il se félicita que le Borgne, les Khordôrs où les Armoriens n'aient pas été témoins de cette scène, car il y aurait sans doute perdu son auto-

rité. Il avait besoin de se remettre de cette torture mentale et pourtant si réelle. La répugnante odeur de ses tripes s'était insinuée dans ses habits de vieux marchands, ils étaient bons à jeter, il devait se trouver un autre déguisement. Furieux de cette humiliation, il se jura qu'avant de tuer les "Douze" du clan de Thérafort, il les viderait de leurs substances. Il se renforcerait de leurs pouvoirs, et à chaque mort, il deviendrait plus fort, pour que plus jamais, son Maître ne le traite de la sorte. D'ailleurs, pourquoi n'avait-il plus de doute sur le fait qu'il les découvrirait ? Le "Puissant" lui avait donné un indice, mais oui, bien sûr, comment pouvait-il en être autrement ? Comment pouvait-il être certain de les démasquer s'il n'avait pas une autre, infime, mais réelle, chance de les trouver ?

Simplement vêtu d'une chemise sale, ruminant sur ce qu'il devait savoir que son Maître lui avait appris, mais qui ne lui revenait pas en mémoire, il se dirigea vers le chemin de grands passages. Là, il était clair qu'il croiserait la route de quelques malchanceux qui subviendraient à ses besoins, tant vestimentaires qu'alimentaires. La chaleur du soleil de midi réchauffait son corps et son cœur, et même s'il n'en avait pas encore le souvenir, il savait que le « Tueur de Mondes » avait inséré dans ses pensées un indice important. Il en était sûr parce que lui avait fait de même, des lunes auparavant, lorsqu'il avait greffé le chemin de son trésor à « N'a qu'un œil » sans qu'il en fût conscient. « Inutile de te torturer l'esprit ! » se dit-il, cela viendra bien assez tôt. Assis sur un rocher en bord de route, il attendit patiemment qu'un chariot vienne à lui. Il dut se cacher à plusieurs reprises, au passage de convois conséquents et de patrouilles d'escortes, non pas qu'il ait eu peur de ceux-là, mais parce qu'il ne voulait pas être obligé de les tuer tous. Il lui semblait inutile de donner à ceux qui le traquaient, des raisons supplémentaires de le trouver. Il attendit donc que passe un chariot seul, comme il y avait quelques lunes de cela, ce pauvre marchand d'onguents et de potions dont il avait pris la personnalité pour mieux se fondre dans la population. Il patienta,